

Ecrire le récit d'un souvenir d'un Gérard

Par Fabien Marsella formateur Collège au cinéma (Lycée Lacassagne 69003)

Si le film s'intitule *Mon Oncle*, c'est qu'il est porté par le point de vue de Gérard sur M. Hulot, le frère de sa mère.

Quelques années plus tard, Gérard se remémore les instants de son enfance passés aux côtés de son oncle farfelu. En une page, écris un des souvenirs marquants que Gérard conserve de son oncle en t'inspirant du film.

Si nécessaire, quelques suggestions de pistes pour élaborer un sujet plus précis (afin d'éviter des copies qui ne proposeraient qu'un vague résumé du film) :

- **Sujet 1** : Fais le portrait de l'oncle Hulot vu par Gérard, en insistant sur les sentiments du narrateur pour le personnage dont il parle.
- **Sujet 2** : Ecris une page dans laquelle Gérard se souviendrait de l'arrivée de Hulot lors de la Garden Party.
- **Sujet 3** : En une vingtaine de lignes, poursuis l'extrait n°2 du roman *Mon Oncle* proposé ci-dessous.
- **Sujet 4** : Ecris une page dans laquelle Gérard raconterait une de ses escapades du jeudi avec son oncle (scène singulative) ou ses escapades du jeudi (scène itérative), en insistant sur le plaisir qu'il éprouve à arpenter le vieux quartier.

Consignes

Tu utiliseras au moins une fois chacun des mots suivants dans ta rédaction : chiffonnier – ruelles – place du marché – garnements – bec de gaz – pavés – terrain vague – cantonnier – palissade.

...

Pistes pour le corrigé

EXTRAIT 1 Les jeudis avec l'oncle Hulot

Ce jeudi-là, comme les autres jours de liberté, nous partîmes en balade sur le vélomoteur intrépide. Il gagnait tout seul le petit quartier.

Ce quartier, je le trouvais inépuisable, intime et accueillant, joyeux et pourtant discret. Je ne me lassais pas de ces façades où la vigne-vierge grimpait lentement, de ces mille recoins et cachettes qu'offraient les ruelles, les arbres, les kiosques, les ruines. Dans cette contrée touffue, perdue, que maintenant je recherche en vain, je m'aventurais le cœur battant, l'œil aux aguets. Je côtoyais d'étranges personnages dont je ne comprenais pas toujours le langage mais qui ne m'effrayaient pas.

J'aimais les regarder, les écouter. Ils ne disaient aucun des mots que j'attendais. Je ne pouvais prévoir leurs gestes. Malgré les apparences, peu de chose me séparait d'eux.

Sous les pas de mon oncle, enfin, je suivais avec ravissement l'infinie cascade des incidents, des altercations et des fuites.

Il me laissait aller à ma guise. Je n'avais nulle envie de m'éloigner, d'ailleurs, et demeurais toujours dans les parages. Je me mêlai, ce jeudi-là, à la bande de galopins farceurs qui soulevaient les environs. C'étaient des gosses d'un autre monde que le mien, débraillés et criards, mais je me sentais à l'aise près d'eux. Je les comparais aux garçons savants, de mon âge, ou plus vieux, que je rencontrais quelquefois chez les amis de mes parents, le dimanche, et qui s'asseyaient en face de moi, sans un mot ; gosses pommadés, guindés et capricieux, sachant parfaitement l'art de la révérence, dressés à garder le silence pendant des heures, à ne parler que sur commande, comme on récite.

Ceux du petit quartier étaient d'une autre sorte. Ils m'admettaient dans leurs rangs sans façon. Je courais à leurs trousses. Je me cachais à leurs côtés. Je respirais plus vite à la délicieuse peur du gendarme quand je complotais à voix basse avec trois ou quatre de ces garnements, mes amis.

Extrait de *Mon Oncle* de Jean-Claude CARRIÈRE, Robert Laffont, 1958, pp. 73 – 74.

EXTRAIT 2 Le jeu du réverbère

Un de nos principaux amusements, que je découvris ce jour-là, était le jeu du réverbère. L'avez-vous connu ? je crois que mes amis l'avaient inventé. Ils en avaient fixé le règlement.

Le voici.

Nous nous blottissions derrière une palissade déchiquetée qui surplombait légèrement la rue – une ruelle raboteuse qui s'éloignait en ondulant. En face de notre affût se dressait, au bord du trottoir étroit, un bec de gaz.

Nous mettions cinq francs – l'oseille – sur une pierre et comme nous étions quatre cela faisait vingt francs, une somme. C'était l'enjeu.

Ensuite nous attendions la première victime. Quand un d'entre nous voyait approcher un passant, le meneur distribuait les rôles.

Ce jour-là, le premier client fut un passant inoffensif, un genre de petit comptable qui s'avavançait rapidement sur le trottoir. Parvenu à trois mètres du réverbère il entendit un coup de sifflet qui ressemblait à un appel. Accroupis, invisibles – j'imitais les gestes de mes camarades –, nous regardions à travers les fentes du bois.

Le passant détourna la tête, cherchant qui l'appelait ainsi. Il rencontra brutalement le bec de gaz.

- Gagné, dit le gosse qui avait sifflé, en empochant les vingt francs.

- Trop facile.

- Trop facile ! J'aimerais t'y voir.

- Et alors ?

- Tu paries ?

On remettait l'oseille. Je me régalais de ces mots d'argot, qui passaient avec maladresse entre mes lèvres.

Mais le coup du réverbère ne réussissait pas toujours.

Extrait de *Mon Oncle* de Jean-Claude CARRIÈRE, Robert Laffont, 1958, pp. 76 – 78.

EXTRAIT 3 L'arrivée de Hulot à la garden-party

Les choses commencèrent à se gêter, pour moi d'abord, lorsque retentit une sonnerie. C'était lui, c'était mon oncle.

Contre les murs de notre maison, attachés par des fils de fer, des poiriers en espalier portaient tous les espoirs de mes parents. Un peu pour les fruits ; pourquoi pas ? Surtout pour l'harmonie de leurs branches tordues, de leurs feuilles triées, épilées, de leur symétrie rigoureuse. Ces arbustes joignaient l'utile à l'agréable.

Pour saluer mon oncle, je montai sur les fils de fer, j'agitai la main... Hélas ! En un geste trop brusque, je venais de casser une branche. C'était très grave. C'était irréparable. Cela méritait une punition exemplaire.

Je me rappelle qu'en ce temps-là je vivais dans la sainte terreur de la casse. Je n'osais rien toucher, rien approcher, dans la maison de mes parents, de peur de briser quelque chose. On m'avait élevé dans le respect des fleurs artificielles.

Ce dimanche-là, pour un seul geste irréfléchi, je risquais le pire.

Mon oncle fit une entrée très remarquée, en poussant son vélomoteur. Petit chapeau, imperméable et parapluie, nœud papillon : il n'avait pas changé de tenue pour la circonstance.

Après les présentations, qui furent rapides – au coup d'œil que mon oncle lança sur la voisine, je fus tout à fait rassuré – je l'appelai, je l'accaparai. Il était le seul, pensais-je, à pouvoir me venir en aide. Fatale imprudence.

Il me suivit près des espaliers, vit les dégâts, me dit :

- Ça va s'arranger.

Il s'empara des sécateurs de mon père et les fit claquer dans ses doigts. Connaissant mon oncle, j'aurais dû l'éloigner des arbustes, ne rien lui demander. Je le revois encore, décidé, intrépide, la pipe fièrement dressée, se reculant pour avoir une vue d'ensemble du mur. Puis il se rapproche vivement...

Clac !

Mais non, ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout ! Ah ! Mon oncle, que fais-tu là ? Le morceau qu'il vient de couper pour rétablir l'équilibre n'est pas assez long. Il faut recommencer.

Je tremble. Pour le moment, les invités se sont séparés. Mon père, qui bavarde avec Pichard – oui, je crois bien que c'était Pichard – sur le perron de la maison, s'est installé dans un rocking-chair et se balance tant bien que mal. De temps en temps la tête et le buste de mon père apparaissent... Il suffirait qu'il tourne son regard vers nous...

Clac !

Allons bon ! Cette fois, mon oncle, tu t'es trompé de branche ! Et tu dépouilles le poirier ! Clac ! Trop haut. Clac ! Trop bas. L'arbuste malingre perd ses membres un après l'autre.

- Hulot !

Mon père !

Il appelait mon oncle, à ma grande frayeur, mais il ne s'agissait pas d'une remontrance. Mon père ne s'était pas rendu compte, pas encore, qu'on saccageait impudemment ses arbres. Il avait l'air radieux. Il souriait, et ce sourire ne me plaisait pas. Je savais ce qu'il annonçait.

Extrait de *Mon Oncle* de Jean-Claude CARRIÈRE, Robert Laffont, 1958, pp. 111 – 112.